

Voyage de retour pour l'or précolombien

PATRIMOINE | Pour la première fois, une association et une collectionneuse se préparent à restituer des objets sacrés aux Kogis, un peuple amérindien de Colombie

SABAH RAHMANI

Après des siècles de mépris et de pillages culturels à l'encontre des peuples autochtones, rares sont les initiatives qui visent à restituer des objets sacrés à ces communautés. Si depuis quelques années le tabou est levé, le débat reste politiquement et socialement très sensible. Avec l'aide de l'association française Tchendukua, qui soutient les Kogis de Colombie, la collectionneuse belge Dora Janssen souhaite faire don de plusieurs objets précolombiens en or à ce peuple amérindien. Depuis plusieurs mois, les discussions entre les institutions colombiennes et les différents acteurs se succèdent pour trouver une réponse appropriée à cette situation, inédite dans le pays et exceptionnelle à l'échelle internationale.

Pour la restitution du trésor, Tchendukua a imaginé un scénario très symbolique : l'arrivée d'un bateau sur les côtes colombiennes, accueilli sur la plage par une centaine de Kogis. Sur le voilier du skipper français Olivier Jehl, qui a quitté Douarnenez en septembre, on a inscrit « L'autre voyage » sur la grand-voile. « Cinq cents ans après l'arrivée des conquistadors, le projet Zigoneshi se propose de refaire le voyage des Amériques, non plus dans un esprit de conquête mais de dialogue », explique Eric Julien, fondateur de l'association.

« Cinq cents ans après l'arrivée des conquistadors, il s'agit de refaire le voyage des Amériques, dans un esprit non plus de conquête mais de dialogue »

ERIC JULIEN
fondateur de l'association Tchendukua

En kogi, le mot *zigoneshi* signifie : « Je te donne et tu me donnes, entrons dans l'échange ». Voyageuse infatigable, Dora Janssen, qui collectionnait les arts premiers avec son défunt mari, Paul Janssen, est fermement décidée à concrétiser son geste : « En



Le peuple kogi vit dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie. ERIC JULIEN

séjournant chez les Kogis, j'ai trouvé leur culture extraordinaire, et je leur ai promis de leur rendre cet or. Même si l'Etat colombien m'a dit que ces objets devaient aller au musée, j'ai refusé car c'est ma condition pour les restituer.»

Une couronne, un pectoral, des plats, des bijoux : une trentaine d'objets en or ont été expertisés et datés entre le X^e et le XV^e siècle par l'Institut colombien d'anthropologie et d'histoire (Icanh). Attaché au ministère de la culture, cet institut étudie les possibilités légales de ce retour inédit. « Nous partageons l'esprit de la démarche, mais nous tentons de lui donner un cadre légal, car les lois colombiennes considèrent que les objets archéologiques sont propriétés de la nation », souligne Ernesto Montenegro, directeur de l'Icanh. Tout citoyen peut néanmoins demander la garde des objets car ce n'est pas une exclusivité des musées. Nous délivrons alors des certificats avec les informations permettant de localiser les pièces. »

Mais lorsqu'il propose aux Kogis de mettre le trésor dans un musée pour le « protéger du pillage », deux visions du monde se heurtent : « Quand je vois nos objets sacrés derrière une vitrine, c'est comme s'ils étaient en prison ! », regrette José Gabriel Limaco, mamus (« chaman ») kogi, venu en France en octobre avec deux person-

nes de son peuple dans le cadre du dialogue interculturel du projet Zigoneshi. Pour lui, la vocation de ces pièces est de retrouver leur fonction d'origine : une place symbolique et spirituelle dans les sites sacrés de la Sierra Nevada de Santa Marta, où vivent les Kogis. « L'or n'appartient à personne, ajoute le Kogi Arregocés Coronado. Il a un rôle de protection pour nous tous, car il agit sur l'équilibre des forces de la nature. L'or est comme une cellule, c'est ce qui donne l'énergie à la Mère Nature. Ce n'est pas fait pour les musées ! Ces objets étaient placés dans les lieux sacrés pour remplir une fonction, notamment celle de gardien des animaux. En réalité, ces objets n'appartiennent à personne, si ce n'est à la Terre Mère ! » Animistes, comme de nombreux « peuples racines », les Kogis partagent une vision du monde où tout est vivant, relié, partagé.

Alors, comment rétablir le dialogue ? « C'est la discussion la plus importante au niveau archéologique actuellement en Colombie », confie M. Montenegro. Au fil des discussions, une solution se profile : « Notre Etat laïque respecte les croyances, mais nous ne pouvons partir de celles-ci pour administrer les biens. Toutefois, nous pensons que les objets du patrimoine culturel pourraient faire partie d'activités religieuses ou sacrées.

Donc si la communauté indigène considère qu'il faut les mettre dans un lieu particulier pour donner vie à un ensemble de croyances, on ne s'y opposera sans doute pas, sauf si cela implique une destruction. » Côté Kogis, c'est une évidence : « Nous n'allons ni faire de l'argent ni détruire ces objets. Nous les remettrons dans les sites sacrés où nous effectuerons des cérémonies, des offrandes, des chants et des danses. Ce sont les mamus qui en auront la charge », assure Arregocés Coronado.

En restituant ce trésor, Dora Janssen veut aussi « prouver au monde que les Amérindiens, souvent méprisés, sont nos égaux. Qu'ils sont même des gens extraordinaires parce qu'ils respectent la nature et qu'ils sont de véritables artistes, parfois même meilleurs que nous en France ou en Belgique avant le XVI^e siècle. » Si l'Etat colombien n'a pas encore statué sur la question, il souhaite « faire du mieux possible, en reconnaissance des principes de la nation et des traditions culturelles, en espérant que le projet Zigoneshi puisse aboutir au début de l'année 2016 », conclut M. Montenegro. Encore enfoui dans les méandres politico-administratifs, le trésor – qui n'est pas à bord du bateau pour des raisons de sécurité – serait remis au navigateur à son arrivée sur les côtes colombiennes et restitué aux Kogis, après cinq siècles. ■

TÉLESCOPE

Astrophysique

Rayons gamma extragalactiques
Pour la première fois, un pulsar a été détecté hors de notre galaxie, dans le Grand Nuage de Magellan, à quelque 163 000 années-lumière de la Terre. Un pulsar est ce qui reste après une explosion d'étoile. C'est un concentré de neutrons qui tourne sur lui-même en 50 millièmes de secondes, et émet différents rayonnements, dont des ondes radio et des rayons gamma. D'où leur surnom de « phare » cosmique. Les rayons gamma du nouveau venu, PSR J0540-6919, ont été observés par le télescope spatial Fermi. Ils sont les plus lumineux jamais identifiés, 20 fois plus que ceux du pulsar du Crabe, détenteur du précédent record. Jusqu'ici, les chercheurs pensaient que l'essentiel des rayons gamma des galaxies provenait de rayons cosmiques et non des pulsars.

► **The Fermi LAT Collaboration, « Science », 13 novembre.**

2,24

C'est le pourcentage d'enfants touchés par l'autisme en 2014 aux États-Unis, selon les dernières statistiques des centres fédéraux de contrôle et de prévention des maladies (CDC) publiées vendredi 13 novembre. Ainsi, 1 enfant sur 45 a été diagnostiqué autiste en 2014, ce qui représente presque le double par rapport à la période 2011-2013. Ce bond s'explique par un élargissement de la définition de la maladie et un changement de méthode. Autre explication : plus de personnes sont diagnostiquées, car l'autisme survient aux côtés d'autres troubles.

Archéologie

Des apiculteurs dès le néolithique



L'usage de la cire d'abeille remonte à plus de 9 000 ans, soit dès le début de l'époque néolithique, selon une étude internationale. Les chercheurs ont examiné des résidus organiques figurant sur plus de 6 400 débris de poteries datant du néolithique. La plus ancienne trace de cire a ainsi été retrouvée en Anatolie, sept millénaires avant J.-C. D'autres preuves ont été identifiées en Grèce (4900-4500) ou en Serbie (5300-4600). En France, le développement de l'apiculture est plus tardif, vers le milieu du cinquième millénaire et le quatrième millénaire. (PHOTO : A. ALDAY UPW/EHU)
► **Roffet-Salque et al., « Nature », 12 novembre.**

PRÉCISION

Dans l'article « Diamants : distinguer le vrai du faux » paru dans le supplément « Science & médecine » du 21 octobre, repris du quotidien suisse *Le Temps*, deux citations (« les diamants synthétiques valent bien les naturels », puis « [ces pierres] sont si petites que cela ne vaut pas la peine de toutes les authentifier, cela reviendrait trop cher ») sont attribuées directement et de manière inexacte à la maison parisienne Rubel & Ménasché. Ces citations ont été tirées d'un texte en anglais d'un site spécialisé, traduit, republié et correctement sourcé sur le site Internet de Rubel & Ménasché. Cette société nous signale par ailleurs que la troisième citation (« Peut-être sommes-nous à l'aube d'une nouvelle ère dans l'industrie du diamant, où deux marchés pourraient coexister sans se faire du tort ? ») a été tronquée, sans que cela soit signalé par les marques de ponctuation nécessaires.

Schizophrénie : prudence sur les benzodiazépines

La prise au long cours de ces tranquillisants serait associée à une agressivité accrue chez les patients

En matière de traitement des troubles agressifs dans la schizophrénie, tous les médicaments sont loin de se valoir, selon une étude nationale menée auprès de plus de 300 patients. Les antipsychotiques de deuxième génération semblent nettement plus efficaces que les molécules plus anciennes, de première génération. Quant aux anxiolytiques de type benzodiazépines, couramment prescrits à ces patients, ils ne devraient pas l'être au long cours car ils sont associés à un niveau d'agressivité plus élevé, conclut l'enquête, à paraître dans la revue *Psychopharmacology*.

La prévention des passages à l'acte hétéro-agressifs (envers autrui) est l'un des grands défis de la prise en charge de la schizophrénie. A l'échelle sociétale, l'enjeu est de réduire au maximum le risque que se produisent les faits divers dramatiques qui contribuent à l'image déplorable de la maladie. Ce dysfonctionnement de la connectivité cérébrale, qui touche près de 1 % de la population, reste bien souvent l'emblème de la folie avec délirés, violences... Et le mythe qui fait du schizophrène un meurtrier, bien que battu en brèche par de nombreuses études scientifiques, a toujours la vie dure. Une prise en charge adaptée de l'agressivité est aussi capitale pour les patients. « L'objectif de ces études n'est pas de les stigmatiser, mais au contraire de les aider car ils sont les premiers à se plaindre des effets de l'agressivité sur leur entourage, qui conduit à l'isolement et à la perte d'emploi », insiste le docteur Guillaume Fond, psychiatre et chercheur Inserm (Créteil), premier auteur de la publication. Avec le docteur Laurent Boyer

(Marseille), il a analysé les données de 331 patients schizophrènes ayant consulté dans les dix centres experts du réseau FondaMental, sous la direction des professeurs Pierre-Michel Llorca (Clermont-Ferrand) et Antoine Pelissolo (Créteil).

Autoévaluation

Trois quarts des participants étaient des hommes, âgés de 32 ans en moyenne. Leur niveau d'agressivité a été autoévalué avec des questionnaires standardisés. « La schizophrénie est souvent associée à un défaut d'insight, c'est-à-dire une non-conscience des troubles, mais celle-ci porte principalement sur les idées délirantes et les hallucinations. Les patients sont en revanche souvent parfaitement capables de décrire leurs symptômes dépressifs et agressifs, c'est d'ailleurs surtout une action sur ces symptômes

qu'ils attendent d'un traitement », précise le docteur Fond.

Dans cette cohorte, les antipsychotiques de deuxième génération (comme l'olanzapine, la rispéridone ou la clozapine), de loin les plus prescrits, étaient associés à un niveau plus faible d'agressivité physique et verbale que ceux de première génération. Les chercheurs ont aussi évalué les effets sur l'agressivité d'autres médicaments que prennent souvent les schizophrènes en plus des antipsychotiques. Aucun n'a été retrouvé avec les antidépresseurs et les stabilisateurs d'humeur.

En revanche, les benzodiazépines (Xanax, Valium...), que 28 % de ces patients consomment au long cours pour lutter contre l'anxiété ou les troubles du sommeil, étaient associées à un score plus élevé d'agressivité et notamment de colère. « Notre étude

suggère qu'il faut éviter autant que possible ces médicaments sur le long terme. En tout cas, il est important d'évaluer leur rapport bénéfice/risque », note M. Fond.

Ces résultats sont une nouvelle pierre dans le jardin des benzodiazépines, famille de médicaments déjà pointée du doigt pour ses nombreux effets secondaires : dépendance et accoutumance, difficultés de sevrage, mais aussi somnolence, coma, perte de conscience, état confusionnel, agitation, désorientation, voire démences et apnées du sommeil... Une liste impressionnante qui n'empêche pas les Français de continuer à adorer ces pilules : en 2014, 7 millions de personnes en ont consommé avec une visée anxiolytique, dont 16 % en traitement chronique (sur plusieurs années), selon la Haute Autorité de santé. ■

SANDRINE CABUT